



ANDRÉ CHARPENTIER

la danseuse nue



La Danseuse Nue ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

Une fumée suffocante planait dans cette pièce au mobilier étrange; l'obscurité était à peu près complète; une lampe en veilleuse, tel un œil dans l'ombre, brillait. On distinguait sur un divan bas, parmi des coussins, un couple allongé, à demi-nu, inerte. Des coups répétés, frappés à la porte, arrachèrent l'homme à un sommeil pesant pendant que la femme s'étirait.

— Entrez! fit-il d'une voix faible.

Un personnage singulier, de petite taille, face jaune, yeux bridés, pénétra à pas feutrés, en se dandinant: c'était Chou-Keng-Pong, dit Bout-de-Bambou, tenancier du lieu.

— Bonzour, nasilla-t-il en se cassant en deux dans un salut obséquieux.

— Quelle heure est-il? s'enquit l'homme en se redressant péniblement, l'air hébété.

— Quatre heures, renseigna le Chinois, il fait soleil.

Il alla entr'ouvrir la fenêtre et poussa un des volets; la lumière pénétra, accusant le relief des meubles et des objets. Outre le divan bas, il y avait une commode de laque rouge, deux petites tables rondes sur lesquelles s'alignaient de longues pipes, des cassolettes, des pots remplis d'opium. Ça et là, des poufs aux couleurs chatoyantes.

Les clients de Chou-Keng-Pong remirent un peu d'ordre dans leur tenue, titubant, les traits pâles et tirés. Le Chinois avait visiblement hâte de les voir partir, et les aidait à se rhabiller; ils se laissaient faire docilement, ne reprenant conscience que peu à peu. Lorsqu'ils furent prêts, le tenancier du « Divan Rose » les vit avec satisfaction franchir le seuil du salon, et descendre au rez-de-chaussée. Il héla :

— Whou-Pé.

Un gaillard musclé à la peau cuivrée apparut; il avait compris et se mit à faire un rapide ménage, aérant la pièce, retapant le divan, secouant les coussins, rangeant les ustensiles de la fumerie. Il achevait sa besogne, lorsqu'un brouhaha provenant d'en bas attira l'attention de son maître qui murmura :

— Il était temps... Les voilà!

(1) Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

Le serviteur referma soigneusement les volets, rabattit les lourdes tentures et alluma le lustre à trois ampoules rouges fixé au plafond. Le salon reprit son ambiance mystérieuse. Deux jeunes femmes firent une entrée joyeuse, babillant, comme chez elles : l'une, brune aux grands yeux noirs, l'allure très sportive, s'assit sur un des poufs, tandis que l'autre aux cheveux blond-platine ébouriffés s'affala sur le divan, se calant entre deux coussins.

— On va en griller une, Gina, proposait-elle.

— Nous sommes venues pour ça, ma petite Gladys.

Elles ne semblaient pas s'apercevoir de la présence des deux Chinois. Chou-Ken-Pong s'approcha d'une des tables rondes et prépara les boulettes brunes, prometteuses d'ivresse, avec des gestes méticuleux d'officiant. Whou-Pé se retira sur la pointe des pieds, à reculons. Gina s'adressa au maître de céans :

— Mon vieux Bout-de-Bambou, Jo doit venir tout à l'heure; nous avons rendez-vous.

Le Jaune s'inclina; il comprenait tout à demi-mot, et pourtant sa figure ne trahissait jamais sa pensée.

Lorsque l'opium commença à grésiller dans le fourneau des pipes, il s'éloigna, telle une ombre, laissant les deux femmes à leur conversation décousue.

C'était un lieu hallucinant et pittoresque que le « Divan Rose », tenu par un Fils du Ciel qui avait apporté à Paris les vices de l'Orient, et s'était rapidement assimilé les turpitudes des bas-fonds européens. Cette fumerie clandestine était installée dans une petite maison d'apparence bourgeoise de Billancourt, à une centaine de mètres de la Seine. A proximité d'une grande usine qui employait de la main-d'œuvre chinoise, Chou-Ken-Pong avait ouvert un petit restaurant à l'usage de ses compatriotes transplantés comme lui en pleine civilisation occidentale; c'était le but avoué de son établissement, ce qu'il avait déclaré.

A vrai dire, la peu ragoûtante nourriture qu'il débitait à ses congénères pour quelques francs et dont le riz constituait l'élément principal, ne lui servait que de paravent à un trafic de beaucoup plus lucratif.

Le « Divan Rose » était très habilement aménagé et, en un clin d'œil, à la moindre alerte, tout ce qui pouvait déceler le négoce coupable disparaissait en des placards truqués, dont le maître du lieu et son serviteur connaissaient seuls la manœuvre; quant à la clientèle, elle se muait en un club de ping-pong. La P. J. avait fait chou blanc, et pour cause, à chacune de ses descentes. Chou-Ken-Pong entretenait dans les parages des indicateurs, Chinois besogneux, chargés de l'alerter à la moindre approche suspecte.

D'ailleurs, Céleste astucieux et sans scrupules, le propriétaire du « Divan Rose » avait poussé l'habileté jusqu'à rendre de menus services à la police, n'hésitant pas,

pour se concilier les bonnes grâces de cette dernière, à livrer de pauvres bougres, coupables de quelque méfait.

Gina et Gladys faisaient partie de la petite bande d'intoxiqués, fervents de la drogue, qui fréquentaient ce louche établissement; c'étaient deux artistes des Folies-Parisiennes, des figurantes, girls de Montmartre ou de Montparnasse, dont la plastique, le galbe gracieux, la joliesse du visage tenaient lieu de talent. Elles venaient là par désœuvrement, et aussi par l'attrait du plaisir défendu en un lieu de rendez-vous discret et sûr.

— Lorsque Jo arrivera, ma petite Gladys, tu seras bien gentille de me laisser seule avec lui, dit la brune Gina à sa camarade, qui se blottissait dans des coussins soyeux.

— Il y a du nouveau?

Gina déposa la longue pipe de bambou et, après une courte hésitation, prononça lentement :

— C'est à propos de Janine.

L'autre esquissa une moue :

— Ah! cette petite poseuse!

— Tu ne l'aimes pas?

— Elle se croit d'une essence supérieure, quelque chose comme la duchesse des planches, depuis qu'on lui a donné le « fromage » sur l'affiche. La Danseuse nue! Tu parles, nous qui ne sommes autorisées à montrer que nos nichons.

Elle ricana, un pli méchant aux lèvres. Gina reprit :

— C'est un beau brin de fille tout de même!

Gladys secoua ses boucles décolorées dans un mouvement de tête dépitée, et insinua :

— Tu as le béguin pour elle! Tu la défends toujours.

— Que tu es bête!

Elle haussa les épaules et changea de conversation :

— Je suis en pourparlers avec le metteur en scène Robert pour un petit rôle dans son prochain film.

Mais l'autre, que l'ivresse de l'opium commençait à gagner, revint sur le thème qui lui tenait au cœur :

— Comment vont les amours de Janine avec le bel et riche industriel?

Elle sourit en voyant passer dans les yeux de Gina une lueur plus vive; elle eut l'intuition d'avoir touché juste, et excité la jalousie de sa camarade. Certes, cette dernière, dont le visage s'était assombri, avait compris la petite manœuvre; mais elle porta à sa bouche la pipe au bout de laquelle grésillait la boulette brune, et ne répondit pas.

— Elle est tombée sur un chopin? insista Gladys. Mais, tout de même, à quoi pensent les fils à papa pour s'amouracher de filles qui n'ont plus rien à cacher à personne. Il est riche, paraît-il; c'est le fils du fabricant d'avions Robert Marjon.

Gina se décida à répondre :

— Je sais, il a de la « galette ».

— L'argent, l'amour, toute la lyre, enfin!

L'entretien aurait peut-être pris une tournure désagréa-

ble, Gina manifestant quelque impatience, lorsque trois coups frappés à la porte les avertirent d'une visite attendue.

— Ah! le voilà! fit Gina.

En effet, c'était Jo, dit le Blondinet, à cause de son teint clair et de sa taille au-dessous de la moyenne; mais si sa carrure n'en imposait point, par contre, l'expression de sa figure dénotait une énergie rageuse; il ne paraissait pas de bonne humeur et, tout de suite, sans même dire bonjour, manifesta de la hargne en constatant que Gina n'était pas seule.

— J'ai à te parler, dit-il à cette dernière avec une mimique significative.

Gladys comprit et se retira dans un salon voisin. Demeuré seul avec Gina, Jo-le-Blondinet amorça l'entretien :

— Tu devines pourquoi j'ai tenu à te parler sans retard?

— Je m'en doute, fit-elle en tirant des bouffées de la pipe qu'elle avait de nouveau introduite entre ses lèvres. L'apathie apparente de la jeune femme eut le don de l'exaspérer :

— Laisse ce joujou-là! ordonna-t-il, ce n'est pas le moment de s'amuser.

Elle replaça la pipe en manifestant, par une moue, le regret qu'elle en éprouvait. Il s'assit sur le rebord du divan, les coudes aux genoux, le menton dans les mains, et commença :

— Il faut que je voie Janine. C'est urgent.

— Depuis quelque temps, tu le sais, elle nous évite.

— Ça ne fait pas mon affaire, j'ai besoin d'elle. On s'impatiente...

Il avait appuyé sur ce *on* mystérieux. Elle saisit, mais décrivit dans l'air un geste d'impuissance.

— Il s'agit de se dégrouiller. Il ne faut pas que l'affaire rate; Janine nous échappe; il est temps de la rattraper.

— Trop tard!

— Je n'entends pas abandonner la partie sans avoir joué tous mes atouts, prononça-t-il en frappant du poing un coussin de soie jaune. Allons, du cran! Où se trouve Janine en ce moment?

— Chez elle, probablement.

— Elle a le téléphone, je crois?

— Mais oui, son amant l'a installée princièrement : salle de bains, chauffage central et téléphone! Il fait bien les choses; il l'aime!

— C'est bon, tu vas l'avertir que j'ai besoin de lui parler tout de suite. Quelle vienne nous retrouver ici.

Avec nonchalance, Gina sortit du salon pour descendre au rez-de-chaussée. Jo-le-Blondinet tira de sa poche son porte-cigarettes et se mit à fumer pour calmer son impatience. Il se contentait du tabac de la règle, laissant aux autres les délices redoutables des stupéfiants.

Dans ce milieu interlope, où toutes les classes de la société s'encanaillaient dans l'assouvissement des mêmes vices, ce dangereux individu évoluait avec maestria, trouvant de faciles complicités pour les affaires très spéciales qu'il traitait, tour à tour entremetteur, trafiquant de cocô, pratiquant même l'espionnage pour le compte de qui le payait le plus cher.

La porte se rouvrit. Gina informa son compagnon :

— Elle va venir, mais j'ai eu du mal à la décider. Dame, nous ne sommes plus des relations dignes d'elle.

— Cette petite pimbèche pourrait bien avoir des désillusions.

— Marjon est bien chipé; c'est la grande passion.

— Je ne me suis pas mis en travers jusqu'ici; on peut même dire que je les ai poussés dans les bras l'un de l'autre; j'avais mon idée, mais je ne m'étais pas imaginé qu'il prendrait son rôle au sérieux. Tous mes plans en sont bouleversés.

Il regarda fixement la jeune femme :

— Je croyais que tu avais assez d'empire sur elle pour la retenir auprès de nous.

— J'en suis la première victime; Janine était ma grande amie. Tout d'abord j'ai pensé comme toi que les billets de mille de son amant l'intéressaient seuls; et puis, j'ai dû déchanter; elle s'est laissée prendre au jeu.

Le visage de Jo-le-Blondinet refléta la rage sourde qui l'animait, et il murmura entre ses dents :

— Non, il ne faut pas qu'elle prenne le large, celle-là! J'ai besoin d'elle.

Ils se turent; Gina reprit la longue pipe de bambou, tandis que Jo se replongeait dans ses réflexions; de temps en temps, il tendait l'oreille vers la porte, attentif au moindre bruit. Il demanda :

— Elle a son auto?

— Mais oui, mon cher, elle a sa petite conduite intérieure, dernier cadeau du Prince charmant.

— Elle est tombée sur la bonne poire.

— Elle est capable de mener l'idylle jusqu'à la Madeleine, ricana-t-elle; tu vois ça d'ici : Janine descendant les marches de l'église en robe blanche au bras de Marjon!

Un bruit de pas légers dans l'escalier interrompit leur colloque ironique. C'était Janine Dorval. Blonde, d'une grâce un peu puérile, mais d'une remarquable beauté, les yeux bleus éclairant un visage au contour harmonieux, elle entra comme quelqu'un qui connaît les autres. Jo-le-Blondinet esquissa un sourire contraint à son adresse, et Gina l'embrassa avec affection :

— Toujours plus jolie, apprécia-t-elle en la détaillant. Tu as une robe qui te va à ravir, ma petite Janine.

La danseuse se dégagea et alla s'asseoir sur un pouf que lui présentait l'homme.

— Je suis très pressée, annonça-t-elle; dites-moi tout de suite ce que vous me voulez?

— Tu fumeras bien une petite pipe? proposa Gina en préparant une boulette d'opium.

— Tu sais bien que ces histoires-là sont finies, dit Janine. Un pli de dégoût marqua sa bouche.

Jo-le-Blondinet feignit de lui donner raison :

— Très bien, mon enfant, quand on discute de questions sérieuses, il faut du sang-froid. Précisément, je voudrais te parler de certaines choses. Oh! ne te regimbe pas, je n'ai pas l'intention de contrarier ta vie sentimentale; les affaires de cœur ne m'intéressent pas, mais il y a entre nous deux un petit engagement...

Il la fixa de son œil mauvais et scanda :

— Tu m'as promis certains renseignements lorsque j'ai facilité ta liaison avec Jacques Marjon.

— C'est le passé, riposta-t-elle, je ne savais pas; aujourd'hui, j'ai compris et je refuse d'être ta complice.

Il eut une contraction de la mâchoire et serra les poings; mais il se contint et reprit :

— Ah! oui, à présent tu l'aimes! Je ne t'aurais jamais crue aussi tendre. Tu as un petit cœur de pensionnaire. Alors, c'est bien vrai? Pas de chiqué; du réel, du grand amour? Ah! c'est à mourir de rire!

Il s'esclaffa, le buste renversé sur un coussin :

Janine avait gardé son air grave. Quant à Gina, sa main jouait distraitement avec le collier de jade qui pendait à son cou. Sur un ton sarcastique, il poursuivit :

— Alors, tu t'es imaginée que tu me jouerais ce bon tour sans que je riposte? Tu connais bien mal ton petit camarade. Mademoiselle file le parfait amour et dit adieu aux copains sans se soucier du lendemain. Oublions le passé. Ça se chante, mais je n'aime pas beaucoup cet air-là.

• Tu nous traites par-dessous la jambe, ô danseuse! Mais fini de rire et tu conviendras avec nous que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

Janine s'était levée, prête à partir :

— J'ai compris toute la sale besogne que vous me faisiez faire, s'indigna-t-elle, et je ne veux plus continuer. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de me taire; mais si vous cherchez à me nuire, alors...

— Mais c'est qu'elle nous menace, ma parole! Le grand amour l'a rendue folle.

Elle fit un pas vers la porte! Jo avait bondi et la saisissant par le bras l'avait obligée à revenir :

— Minute, ma petite, ce serait trop facile de s'en aller ainsi. Nous avons, je le répète, des comptes à régler. A mon tour, je te jure que si tu nous plaques, tu t'en repentiras.

— Je ne vous crains pas, résista-t-elle en soutenant le regard dur de l'homme.

— Nous allons bien voir. Tu sais ce que je t'ai demandé; eh bien! si tu refuses, il y aura du vilain.

Elle secoua la tête et répéta :

— Non, non, c'est bien fini. Ne comptez plus sur moi.

— Ce n'est pas ton dernier mot?

Elle inclina le front en signe affirmatif. La voix de Jo devint rauque :

— Pour la dernière fois, je t'ordonne de m'apporter le plan de l'avion B. 340. C'est un jeu pour toi; je sais que ton amant possède le devis; il l'a établi avec son père. Après, tu seras libre, mais je ne te lâcherai pas avant.

Elle redressa la taille, faisant face à l'individu qui tentait de lui imposer sa volonté :

— Jamais! proféra-t-elle avec énergie.

Il leva le poing, mais Gina intervint :

— Allons, tu ne vas pas la battre; à quoi cela nous avancerait-il? Vous vous énervez au lieu de vous arranger.

Il refréna sa colère, mais ses yeux gardaient cette lueur fauve qui impressionnait tant ceux qu'il dominait. Janine, très pâle, frémissante, repoussa Gina qui essayait de la calmer, de l'entraîner sur le divan :

— Vous ne me comprenez pas, balbutia-t-elle, j'en ai assez de cette vie; je veux fuir ce passé qui me répugne et vivre honnête, toute à mon art et à mon amour!

— Des bêtises, et d'ailleurs il est trop tard! jeta-t-il en haussant les épaules. Tu es marquée; tu es des nôtres jusqu'à la mort, et tu sais que je n'exagère pas.

— Sois raisonnable, conseilla Gina en prenant la main de la jeune danseuse.

Mais cette dernière s'était juré de quitter la terrible bande qui jusqu'ici l'avait terrorisée, exploitée; sa résolution ne fléchit pas. Il en eut l'intuition et changea de ton :

— A ton aise, ma petite, mais je te préviens que si tu refuses de m'obéir, il t'en cuira; je connais le point sensible : avant vingt-quatre heures, Jacques Marjon saura quelle femme tu es et je t'assure qu'il lui sera difficile de garder des illusions à ton égard après les révélations que je lui ferai.

Elle lui cracha son mépris :

— Lâcheté!... Canaille!...

— Parle toujours, tu m'intéresses, mijaurée! En tout cas, te voilà avertie : je raconterai à ton amant certaines choses et la petite fleur bleue que tu cultives avec attendrissement sera fanée du coup. Je ne donnerais pas deux sous de ton grand amour après cela.

— Crois-moi, cède, supplia Gina en simulant la sollicitude.

— Jamais, vous m'entendez, jamais! s'écria Janine avec force.

— Soit, mais sache bien que je ne t'épargnerai pas. Ton amant sera forcé de me croire; au besoin, j'apporterai des preuves.

— Je lui dirai tout; il m'aime, il comprendra, il me pardonnera.

Et Janine Dorval avait gagné la porte en prononçant ces derniers mots; elle ouvrit et dévala l'escalier, fuyant son passé indigne.

CHAPITRE II

Depuis deux mois, la revue à grand spectacle « Tombées des Nues », où le déshabillé était de rigueur, faisait salle comble aux Folies Parisiennes, le nouvel établissement montmartrois. Janine Dorval, dite la Danseuse nue, en était une des vedettes. Chaque soir, vers 8 heures, elle arrivait au music-hall et gagnait sa loge; son numéro consistait en un sketch mimé et dansé qui obtenait un vif succès.

Ce soir-là, après la violente dispute qu'elle avait eue avec Jo-le-Blondinet au « Divan Rose », elle arriva avec quelques minutes de retard.

M. Bernard, le régisseur, le remarqua, car ce n'était pas dans les habitudes de l'artiste; il constata également que la jeune femme était soucieuse et c'est à peine si elle répondit à son bonjour.

Janine Dorval, à peine entrée dans sa loge, rédigea hâtivement une lettre et fit appeler le chasseur :

— Dépêche-toi de porter ce pli à l'adresse indiquée, dit-elle à ce dernier en lui glissant une pièce dans la main.

Au moment où le groom passait la porte, la Danseuse nue aperçut Gina qui occupait la loge voisine de la sienne; elle l'interpella :

— Soyez satisfaits, Jo et toi, j'ai tenu ma promesse : je viens d'écrire à Jacques.

— Tu n'as pas fait cela? douta Gina en pénétrant dans la loge de sa camarade. C'est stupide et inutile. Tu sais comment est Jo; il est coléreux quand on le contrarie, mais pas méchant. Il ne te demandait qu'un petit service...

— En effet, trahir mon ami, bafouer notre amour, vendre un secret important, interrompit-elle, tu appelles cela un petit service.

— Ne parle pas si haut.

Mais elles étaient seules; le couloir qui donnait sur les coulisses était désert à ce moment : le personnel préparait la scène, artistes, figurants s'habillaient dans leurs loges.

— Et si Jacques te quitte, tu seras bien avancée?

— Je préfère ne plus jamais le revoir que de continuer d'abuser de son affection. Mais j'ai confiance.

Gina haussa les épaules et quitta brusquement l'artiste :

— A tout à l'heure, il est temps que je me costume pour le un.

Une demi-heure plus tard, l'orchestre attaquait l'ouverture de la grande revue « Tu tombes des Nues ». Le rideau se leva sur la première scène : une présentation

assez originale du décollé à travers les âges comportant un défilé très suggestif. D'autres attractions suivirent au rythme trépidant d'une musique moderne.

La danseuse nue ne passait qu'à 2 h. 30. Quelques minutes auparavant, le régisseur s'engagea dans le couloir des loges pour aller prévenir Janine Dorval; il débouchait des coulisses et s'avancait sans hâte lorsqu'une détonation le cloua sur place; son regard se porta tout de suite dans la direction du bruit; une vision qu'il ne devait plus oublier se présenta à lui : un homme se tenait comme pétrifié sur le seuil de la loge de la danseuse; sa main pressait le bouton de la porte plus qu'à demi-ouverte et on apercevait, étendu sur le plancher, le corps de la jeune artiste.

M. Bernard se précipita et, à son approche, l'homme se retourna, hébété, et murmura :

— C'est affreux... Mais que s'est-il passé?

Le régisseur entra dans la loge; Janine Dorval, toute nue, gisait inanimée; d'une blessure à la poitrine, un mince filet de sang coulait; auprès d'elle, un revolver. La malheureuse gémissait faiblement.

— C'est affreux! répéta l'inconnu en passant sa main sur son front en moiteur.

M. Bernard, faisant rapidement demi-tour, cria :

— Vite, le médecin de service?... Il doit être au fauteuil 230.

L'habilleuse et deux figurants qui se trouvaient non loin de là, accouraient déjà, ayant entendu les paroles de M. Bernard, ils se hâtaient vers la salle pour prévenir le docteur. A ce moment, la porte de la loge voisine s'ouvrit et Gina apparut :

— Qu'y a-t-il? J'ai entendu comme un coup de feu.

Et apercevant le corps de sa camarade :

— Mon Dieu! s'exclama-t-elle.

Le régisseur était revenu sur ses pas et devisageant alors l'homme, il reconnut l'ami de la danseuse nue qu'il avait vu à maintes reprises lors de précédentes visites :

— Monsieur Jacques Marjon.

— Oui, c'est moi, balbutia-t-il comme un somnambule.

— Qu'avez-vous fait?... La pauvre enfant!

— Mais ce n'est pas moi. Elle s'est suicidée. J'ouvrais la porte lorsque le coup de feu est parti... Ma petite Janine!

Il sanglota dans ses mains, appuyé contre le chambranle de la porte, comme prêt à défaillir.

Gina considérait sa malheureuse camarade sans dire un mot, les yeux hagards. Mais le médecin de service, conduit par l'habilleuse, arriva et tout de suite se pencha sur la victime; un examen de quelques secondes ne lui laissa aucun doute sur la gravité du cas; il baucha la tête dans la direction des deux hommes qui attendaient son diagnostic avec angoisse.

— C'est impossible! murmura Jacques Marjon.

Janine Dorval entr'ouvrit les lèvres: le docteur et M. Bernard s'approchèrent plus près d'elle, le premier agenouillé lui supportait la tête. Un souffle s'échappa de la bouche de la malheureuse. Le régisseur parla:

— Mais pourquoi vous êtes-vous tuée?

Dans ses yeux déjà vitreux, une dernière lueur passa et elle haleta:

— Non... assassinée... C'est....

Elle fit un effort pour achever sa phrase, mais sa tête aux boucles blondes retomba. Le médecin posa la main sur le cœur et se relevant:

— C'est fini!

— Vous dites?... demanda Jacques Marjon qui ne pouvait réaliser.

— Plus rien à faire, monsieur, hélas!

La stupéfiante nouvelle se répandit bientôt dans les coulisses. Le directeur, aussitôt prévenu, après avoir exprimé quelques mots de compassion, pensa aux risques que courrait son spectacle. Il donna des ordres pour qu'on enchaînât comme si rien ne s'était passé. Ce drame ne devait pas dépasser la rampe. Le humero de la Danseuse nue fut escamoté habilement par un raccord immédiatement improvisé par le metteur en scène qui lança sur les planches une douzaine de girls frémissantes.

Pendant ce temps, l'animation était grande devant la loge de la Danseuse nue. Le régisseur avait décroché les vêtements de la victime et les avait placés comme de pudiques voiles sur le corps sans vie. Puis il se tourna vers le docteur:

— Vous avez entendu comme moi ses dernières paroles?

— Certes, elles étaient très distinctes.

— Elle a été assassinée.

— Elle l'a déclaré formellement.

— Je ne vois que...

Il avait fixé attentivement Jacques Marjon, effondré, chancelant, et dont les yeux ne pouvaient quitter Janine. Par instants, des monosyllabes incompréhensibles sortaient de la bouche du jeune homme qui n'avait pas suivi le colloque du médecin et du régisseur. Ce dernier le toucha à l'épaule:

— Ne vous éloignez pas, monsieur.

En même temps, il fit signe au chasseur, lequel se tenait au premier rang du groupe qui suivait, atterré, les péripéties de ce drame:

— Cours téléphoner au commissariat. Dis qu'il s'agit d'un crime.

Bien que prononcés à voix basse, ces mots avaient été perçus et l'on devine l'émoi qu'ils provoquèrent aussitôt colportés. Le directeur était revenu; il prit les dispositions qui s'imposaient et interdit à quiconque de pénétrer dans la loge. M. Bernard lui parla à l'oreille en lui désignant Jacques Marjon.

— Alors, fit-il, ne le laissez pas fuir. Ayez l'œil.

On entendait en sourdine, vu l'éloignement, l'orchestre qui poursuivait l'exécution des morceaux du programme; les interprètes jouaient leur rôle sans rien laisser paraître de leur émotion. Janine Dorval était aimée de ses camarades et du personnel; sa fin tragique attristait chacun.

10 heures venaient de sonner lorsque le commissaire de police fut annoncé : le directeur le reçut et le conduisit jusqu'à la loge de la Danseuse nue tout en lui expliquant ce qu'il savait du drame.

— Bien, bien, nous allons voir, dit le magistrat tout en se livrant aux constatations d'usage, puis il interrogea les témoins; le docteur s'en tint aux observations médicales; quant à M. Bernard, il refit le récit de la vision tragique qui l'avait frappé en arrivant sur les lieux.

Le commissaire de police s'enquit :

— Le directeur m'a répété que la victime avait succombé après avoir déclaré : « Non... assassinée. »

— C'est exact; elle allait livrer le nom du criminel lorsqu'elle expira.

— Et Monsieur se trouvait seul auprès de la victime lorsque vous êtes arrivé?

Il avait regardé Jacques Marjon, immobile, le visage livide.

— C'est la vérité, affirma M. Bernard.

Le jeune homme entendit comme dans un cauchemar ces paroles qui l'accusaient; il proféra d'une voix tremblante :

— Comment pouvez-vous insinuer?...

— Nous allons tirer cela au clair, trancha le magistrat.

Il ajouta, après un temps d'arrêt :

— J'ai alerté la Police judiciaire; j'ai eu au bout du fil l'inspecteur Ravard; c'est lui qui va mettre les choses au point. D'après moi, d'ailleurs, il n'y a pas de mystère.

Jacques Marjon émit :

— Mais c'est un suicide, je vous le jure.

— C'est une opinion qui vous est personnelle, coupa le magistrat, il n'entendait pas engager l'interrogatoire sur place.

Quelques minutes plus tard, l'inspecteur Ravard faisait son entrée aux Folies Parisiennes. Dès que le commissaire de police eut aperçu au bout du couloir la silhouette courte et râblée du détective, il poussa un soupir de soulagement; il l'aborda familièrement :

— Ce n'est peut-être pas du travail pour vous, le renseigna-t-il; je ne vois pas d'énigme, tout au plus un meurtrier certain qui cherche à esquiver le châtiment et qu'il faudra amener aux aveux; cette tâche ne sera probablement pas très difficile; il a l'air bien déprimé.

A mi-voix, il livra à l'inspecteur Ravard ses premières impressions qui aboutissaient à la culpabilité de Jacques Marjon. Le policier écoutait sans formuler son sentiment

et son regard se portait tour à tour, durant ce récit, sur les témoins du drame. Enfin, il émit :

— Il est malaisé de braver dans ce brouhaha... J'invite les personnes que la curiosité retient ici à se retirer.

— Évidemment, approuva le magistrat. Je vais ordonner à deux agents d'établir le service d'ordre.

C'est ainsi que demeurèrent seuls sur place Jacques Marjon, le directeur, le régisseur, Gina, l'habilleuse et le chasseur. D'ailleurs, le spectacle allait se terminer. L'inspecteur Ravard apostropha l'ami de la victime :

— Veuillez me décliné votre identité.

— Jacques Marjon, 25 ans; je demeure 10, rue Martignac; je travaille avec mon père, M. Robert Marjon...

— Le fabricant d'avions?

— Lui-même. Je ne sais ce qui m'arrive...

— Vous reconnaissez avoir tiré sur Janine Dorval?

— Je suis innocent, je le jure! balota le jeune homme.

— Dites-moi exactement ce qui s'est passé.

— Chaque soir, je viens retrouver mon amie dans sa loge. Aujourd'hui, comme d'habitude, je gagnai les coulisses par l'entrée des artistes; je suis connu et on me laisse circuler dans l'établissement. Après avoir longé le couloir, j'arrivai devant la loge de Janine, je tournai le bouton, et à ce moment une détonation retentit; j'ouvris la porte et aperçus, étendue inanimée, la malheureuse...

Il se mit à sangloter. L'inspecteur Ravard ne dit rien, mais se tourna vers le régisseur, lequel ne put que lui confirmer ce qu'il avait vu : le jeune homme se tenait sur le seuil de la loge, la porte étant entr'ouverte. Gina n'était survenue qu'après le régisseur, attirée par le bruit.

— N'avez-vous rien à ajouter à cette relation, mademoiselle? demanda le policier à Gina qui s'était rhabillée et suivait, d'un air détaché, les péripéties de l'enquête, son corps souple enmitoufflé dans un manteau de loutre.

— Non, fit-elle, rien, c'est-à-dire...

Il y avait de la réticence dans ses paroles. L'inspecteur Ravard la pressa :

— Dites tout ce que vous savez!

— Cela n'a peut-être pas d'importance, se décida-t-elle, mais ma camarade Janine m'a rapporté, avant le drame, qu'elle avait envoyé une lettre à son ami.

— C'est exact, assura le chasseur; c'est moi qui ai porté le pli à Monsieur, chez lui, rue Martignac.

Il désigna Jacques Marjon qui avait esquissé un haut-le-corps. Le policier s'informa auprès de ce dernier :

— Vous avez cette lettre?

— Non, je l'ai déchirée, répondit-il en manifestant quelque inquiétude.

L'inspecteur Ravard avait remarqué le ton peu assuré du jeune homme. Il insista :

— Vous êtes sûr d'avoir détruit cette missive?

— C'est-à-dire...

— Allons, vous l'avez sur vous. Remettez-la-moi.

Jacques Marjon glissa une main tremblante dans la poche intérieure de son veston et en tira la lettre écrite par la Danseuse nue. Le policier en prit connaissance à mi-voix :

Mon Jacques aimé,

Il y a quelque temps déjà que je voulais te faire un aveu ; mais chaque fois les mots s'arrêtaient sur mes lèvres. Aujourd'hui, je ne puis plus reculer. D'ailleurs, on m'a menacée de te révéler la vérité. Je ne veux pas que tu apprennes par d'autres ou par quelque lettre anonyme ce que fut mon passé.

Certes, tu n'ignores pas qu'avant toi j'ai connu d'autres amours ; mais il ne s'agit pas de cela ; on a voulu m'obliger à une besogne criminelle ; de mauvaises fréquentations ont failli me précipiter dans l'infamie. J'ai résisté, car tu es le premier homme que j'aime, crois-le, et pour toi j'aurais voulu me racheter, redevenir une honnête femme. Hélas ! l'enfer m'entoure ; on me guette et on veut m'atteindre dans notre amour.

Mais je ne puis t'en dire davantage dans ce mot. Si tu m'aimes encore après cet aveu, viens me retrouver tout de suite, comme chaque soir. Si je ne te vois pas, je comprendrai. Je ne t'en garderai pas rancune. Mais sois bien, quoi qu'il arrive, que je t'ai aimé de tout mon cœur, sans arrière-pensée, et que ton souvenir ne me quittera qu'avec la vie.

Ta petite Janine.

L'inspecteur Ravard regarda Jacques Marjon :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me communiquer ce document dont l'importance ne fait pas de doute ?

— Vous comprendrez que j'ai pu hésiter à rendre publique la confession de mon amie.

— C'est une explication, mais elle n'est peut-être pas la bonne. On peut admettre que vous ayez eu un intérêt majeur à dissimuler ce mot aux enquêteurs.

Jacques Marjon ne répondit pas. D'ailleurs, le policier inspectait la loge, furetant dans les coins, on l'entendit murmurer :

— Non, personne n'a pu se cacher ici.

Il reprit à voix haute en s'adressant au jeune homme accablé et qui avait peine à demeurer debout :

— Alors, vous persistez à affirmer que Janine Dorval s'est suicidée ?

— Je crois que c'est là la vérité.

Le docteur intervint :

— D'après mes constatations, ayant suivi l'entrée et la sortie du projectile et établi ainsi la trajectoire, je dois conclure à l'impossibilité du suicide ; ce n'est pas là une blessure que l'on peut se faire soi-même.

— Vous entendez, Marjon ? dit le policier.

— Je ne sais pas... Je ne sais plus... bégaya le jeune homme qui perdait confiance de plus en plus.

— D'ailleurs, aucune autre personne que vous ne peut être soupçonnée. Soyez raisonnable; convenez-en vous-même, ajouta-t-il en adoucissant l'accent de sa voix.

— En effet, gémit-il, je dois l'admettre.

Tout en enregistrant ce demi-aveu, l'inspecteur Ravard avait relu la dernière partie de la lettre de Janine Dorval, cette lettre qui devait être son testament :

— Assez mystérieuses les dernières phrases, murmurait-il. Enfin, on éclaircira plus tard ce point obscur, et plaçant sa main sur l'épaule du meurtrier présumé, il exposa :

— Jacques Marjon, voilà comment les choses se sont passées : en recevant le mot de votre maîtresse, votre colère fut grande et votre déception profonde; ainsi, vous étiez dupé et votre amour devenait une navrante idylle. Vous décidez d'en tirer vengeance, car vous adoriez cette jeune femme. Pendant le contrôle de vos gestes, vous avez l'imprudence de vous armer et vous arrivez aux Folles Parisiennes, le cœur ulcéré, pour exiger des comptes. Vous pénétrez dans la loge de l'artiste. L'entretien dut être très bref, mais votre conviction était faite : celle que vous aimiez était indigne de vous. La rage vous aveugle; le revolver est dans votre poche; le drame est inévitable; vous tirez... Puis, soudain consent de votre forfait, vous voulez vous retirer, fuir; vous jetez l'arme auprès du corps pour laisser croire à un suicide. C'est alors que le régisseur qui vient prévenir Janine Dorval de son entrée en scène vous aperçoit.

— C'est faux!... Je suis innocent, hoqueta le jeune homme. Je n'ai pas tué Janine... Je n'étais pas armé.

— Car, continua impitoyable le policier, vous n'ouvriez pas la porte lorsqu'on vous a surpris, vous la refermiez.

Jacques Marjon était tombé dans un état de prostration extrême, il ne réagit pas, anéanti par son destin.

— Je vous mets en état d'arrestation, conclut le policier.

Il congédia ensuite les témoins après les avoir avertis qu'ils seraient convoqués ultérieurement; puis il procéda aux dispositions d'usage avec la collaboration du commissaire de police. Le service de l'identité judiciaire et l'Institut médico-légal furent prévenus.

Quelques minutes plus tard, Jacques Marjon, les épaules voûtées, comme vieilli de vingt ans, était entraîné par deux agents et conduit au dépôt.

CHAPITRE III

Après avoir quitté les Folles Parisiennes, vers 1 heure du matin, l'inspecteur Ravard ne jugea pas sa journée terminée et, bien que debout depuis le matin, il résolut de poursuivre les investigations sans attendre le lever du jour. Janine Dorval habitait dans un élégant studio de la

rue Auber, nid douillet et paré avec art par les soins de son amant. C'est de ce côté que le policier dirigea ses pas; une enquête immédiate lui semblait utile dans ce logis; il appréhendait quelque intervention de la famille de l'inculpé en vue de mettre la main sur les papiers laissés par la victime, papiers susceptibles d'intéresser les recherches. Il importait d'interdire à quiconque de pénétrer dans cet appartement.

Auparavant, il s'arrêta dans un bar des grands boulevards pour avertir par téléphone la permanence de la Police Judiciaire de ses initiatives dans cette affaire, puis il avala un sandwich en guise de souper, le tout arrosé d'un demi. Il approchait de la rue Auber à peu près déserte à cette heure et ne se trouvait plus qu'à une centaine de mètres de l'immeuble dans lequel demeurait la danseuse nue.

Il distingua dans la faible clarté d'un lampadaire une auto stationnant devant la porte.

— A cette heure, commenta-t-il, et précisément à cet endroit? Simple coïncidence ou bien...

Il s'effaça durant un moment dans l'encoignure d'une boutique et examina la voiture: une puissante conduite intérieure qui lui présentait son capot.

« Je serais curieux de connaître le numéro de ce véhicule, pensa-t-il. On ne sait jamais. »

Sortant de sa cachette, il longea les maisons et aborda l'auto qui l'intriguait. Il avait commencé cette manœuvre lorsque la porte de l'immeuble s'ouvrit: deux ombres en sortirent avec une telle précipitation qu'il ne put discerner si c'était un couple ou deux hommes ou deux femmes ensemble. Il courut en s'efforçant de se dérober au ras des façades; mais il dut être aperçu, car les deux silhouettes mystérieuses s'engouffrèrent dans la conduite intérieure; la porte claqua brutalement et en même temps la lumière des phares s'éteignit: les automobilistes appréhendaient évidemment d'être reconnus. Il n'était plus qu'à une trentaine de mètres de la voiture lorsque celle-ci démarra dans la direction opposée: il allongea son pas de course; mais peine inutile: impossible de déchiffrer le numéro.

— Très étrange, en vérité, apprécia-t-il.

A ce moment, il trouva un objet sur le trottoir que, dans sa fuite hâtive, le couple avait laissé tomber; c'était un petit sac de dame en daim noir. Il ne se fit pas scrupule de l'ouvrir: entre le bâton de rouge et la boîte à poudre, quelques cartes de visite au nom de « Janine Dorval, artiste chorégraphique ». Sa perplexité fut grande. Il glissa sa singulière trouvaille dans la poche de son trench-coat, remettant à plus tard l'éclaircissement de ce fait, et sonna à la porte. On lui ouvrit; la minuterie actionnée éclaira un vaste vestibule à droite duquel se trouvait la loge du concierge.

L'inspecteur Ravard n'hésita pas à réveiller les gardiens de la maison; un homme sommairement vêtu d'un pantalon et d'une chemise, les pieds nus dans des sandales, se présenta, l'air bourru :

— Que voulez-vous? Ce n'est pas une heure pour déranger les gens.

Le policier excusa de sa qualité et en quelques mots brefs mit le concierge au courant du drame de la nuit.

— Pauvre petite femme! s'exclama l'homme. C'était une aimable et douce locataire. C'est affreux!

— Bien, interrompit l'inspecteur, mais dites-moi : à qui avez-vous ouvert, il y a un instant?

— Mais je croyais que c'était à ma locataire. Une voix de femme que j'ai prise pour la sienne a jeté au passage son nom. Dans mon premier sommeil, je n'ai pas fait la différence. Après un moment assez court, d'après ce que je me rappelle, on est redescendu et, de nouveau, on s'est servi du nom de Janine Dorval. Quand on loge des artistes, on est habitué à leurs allées et venues nocturnes.

— Votre locataire avait-elle une personne à son service?

— Oui, une petite bonne, Anna, qui occupe une chambre au septième.

— Allez la réveiller tout de suite, je vous prie.

— Quelle affaire!

Il soupira, alla endosser un veston et, d'un pas trainant, se décida à exécuter l'ordre.

— En attendant, je vais monter à l'étage, dit le policier. Vous viendrez m'y rejoindre avec la domestique.

— C'est au troisième; vous avez l'ascenseur.

Un court instant après, le concierge revenait avec Anna qui, en apprenant la mort tragique de sa patronne, s'était à demi-évanouie; elle tremblait si fort que le policier dut lui prendre les clefs des mains pour ouvrir. Tout de suite, en pénétrant dans l'appartement, ils purent constater qu'un grand désordre régnait.

— Ça sent le cambriolage, murmura l'inspecteur.

Mais avant de se livrer à certaines vérifications, il sortit de sa poche le sac ramassé sur le trottoir et le montrant à Anna :

— Vous le reconnaissez?

— Mais oui, c'est celui de Mademoiselle!

— Parfait! Et dites-moi, votre maîtresse avait-elle l'habitude d'y placer ses clefs?

— Toujours.

— Elle l'avait bien emporté ce soir?

— J'en suis sûre; c'est moi-même qui le lui ai remis au moment où elle partait.

Il ne donna pas son avis et commença à faire le tour du studio de l'artiste. Les tiroirs d'un petit secrétaire en bois de rose avaient été bouleversés; on avait fouillé avec hâte dans les papiers. Il se tourna vers Anna :

— Janine Dorval paraissait-elle hier soir plus préoccupée que d'habitude? N'avez-vous pas fait une confidence?

— Je l'ai entendue téléphoner vers 5 heures. Après cette conversation, elle était très émue et a répété :

« Comment cela finira-t-il? »

N'avez-vous pas surpris quelques bribes de cet entretien?

Elle chercha dans sa mémoire, puis :

— Je me trouvais dans la pièce à côté; les mots me parvenaient indistinctement; cependant, une phrase m'a frappée, celle-ci : « Vous êtes à Billancourt? »

— Je vous remercie, enregistra-t-il. A présent, nous allons refermer l'appartement et je vous invite l'un et l'autre à ne laisser y pénétrer personne, sous quelque prétexte qu'il soit. D'ailleurs, les scellés seront apposés ce matin, dans quelques heures.

L'inspecteur Bayard renouvela ses recommandations avant de franchir la porte de l'immeuble, puis gagna les grands boulevards; il se sentait fatigué. Un taxi passa, il héla le chauffeur et se fit conduire chez lui. Une rude journée d'opérations s'annonçait : les vérifications du Parquet, les rapports au juge d'instruction qui allait être commis, l'audition des témoins, les perquisitions probables.

Par bonheur, il avait la faculté de s'endormir aussitôt qu'étendu sur son lit; il tirait de cet avantage un solide équilibre mental et évitait le surmenage : quatre heures de repos et il se levait dispos, prêt à affronter de nouvelles besognes. C'est ainsi qu'à 8 heures du matin, il se trouvait dans son bureau et commençait le classement de ses notes avant de rédiger son premier rapport.

A vrai dire, à mesure qu'il confrontait les indications recueillies au cours de la nuit, l'affaire lui semblait moins simple qu'au début et si la culpabilité de Jacques Marjon lui apparaissait comme évidente, certains incidents de l'enquête le laissaient perplexe : quelle était cette auto de deux heures du matin et ses mystérieux occupants venus fouiller l'appartement de la victime, quelques instants après le drame, à la recherche de papiers certainement compromettants. De quelle nature, ces documents? Et le sac à main de la danseuse nue perdu sur le trottoir par le couple suspect? Autant de points d'interrogation. Et puis, les dénégations véhémentes du jeune homme lui revenaient à l'esprit.

Il y avait aussi cette lettre écrite par Janine Dorval, lettre dont plusieurs phrases étaient obscures et indiquaient une menace de la part de tiers.

— Évidemment, murmura-t-il, mais il y a un fait qui prédomine et qui est capital : Jacques Marjon se trouvait seul dans la loge, auprès de la jeune artiste, lorsque le coup de feu a éclaté, et cela lui-même ne le nie pas.

Bien que connue tardivement, la nouvelle de l'assassinat de la Danseuse nue figurait en bonne place dans les journaux du matin. Les circonstances du drame suscitaient une vive émotion dans le public : la Danseuse nue était une des vedettes dites bien parisiennes et le nom de Marjon jouissait d'une notoriété indiscutée dans le monde de l'aviation. Tous ces éléments contribuaient à corser ce retentissant fait-divers. Il arriva même que cette affaire navrante constitua, comme il fallait s'y attendre, une publicité pour les Folies Parisiennes et son spectacle. La location marcha bon train et, au lever du rideau, le lendemain soir, il n'y avait plus un seul strapontin de libre. Passer la soirée dans un établissement où un crime avait eu lieu, applaudir les artistes camarades de la victime, en un mot voir de près les témoins d'un grand drame, il y avait là de quoi éveiller la badauderie des spectateurs.

La direction du music-hall avait pourvu au remplacement de Janine Dorval, c'était la belle Gina qui assumait ce rôle. Ce choix s'imposait et ne souleva aucune surprise; la jeune femme avait doublé la victime à plusieurs reprises. Si elle n'avait pas la grâce de la disparue, elle se montrait sans conteste plus langoureuse, et son charme voluptueux remporta un succès mérité.

Après son numéro, elle regagnait sa loge, lorsque l'halléuse lui remit une lettre :

— Un admirateur, mademoiselle, et un joli garçon, commenta-t-elle.

Gina avait ouvert le pli, et tout de suite une exclamation jaillit de ses lèvres :

— Tiens ! si je m'attendais ! Dites à ce monsieur de venir.

Un sourire éclaira ses traits un peu durs. Un instant après, on frappait à la porte de la loge. Elle ouvrit : un jeune homme au visage énergique, d'allure sportive, salua.

— Vous devinez quelle a été ma surprise en recevant votre mot, monsieur Villard ? fit-elle en l'accueillant. Je ne m'attendais guère à votre visite, depuis le temps...

Elle n'acheva pas ; il prit la parole :

— Je vous dois des excuses, Gina.

— Bien que tardives, je les accepte, mais permettez que je sois étonnée. A quoi dois-je ce rendez-vous ? Est-ce au drame qui s'est déroulé hier soir à quelques pas d'ici ?

Il hésita, puis reprit :

— Certes, votre nom était dans tous les journaux, ce matin, m'a rappelé votre souvenir, et avec une telle acuité que je n'ai pu refouler l'envie de vous revoir.

— Mais oui, ironisa-t-elle ; je dois votre présence au regain navrant d'actualité que me vaut la mort tragique de ma camarade Janine. Il y a peut-être une curiosité malsaine dans votre visite. Il y a des gens qui se plaisent à côtoyer le drame, et trouvent du piment à la fréquentation des personnes mêlées aux causes criminelles.

— Comme vous êtes sévère ! Mais j'admets vos repro-

ches; ils sont fondés, et je comprends votre amertume. Cependant, sans plaider non coupable, croyez bien que j'ai des raisons à faire valoir.

Gina avait commencé à se démaquiller, sans nulle gêne, à demi-nue devant sa coiffeuse. Elle n'ignorait pas la puissance de sa séduction, et connaissait l'art d'aguicher les hommes. Dans la glace, par des regards furtifs, elle observait son visiteur qui, sur son invitation, avait pris place sur une chaise. Après un silence, elle l'engagea à s'expliquer :

— Alors, cher ami, racontez-moi ce qui me vaut l'avantage de ce tête-à-tête, si je puis dire, fit-elle en découvrant dans un rire en cascade ses dents d'une blancheur nacrée, en effet, je devrais plutôt dire dans ce tête à dos?

De fait, elle exhibait la nudité de ses épaules rondes et charnues. Cependant, après avoir partagé la gaieté de l'artiste, il parla :

— Savez-vous, Gina, que je vous aime?

Elle s'esclaffa franchement :

— Ne faites pas de frais, je vous en prie, et dites-moi simplement à quoi je dois le plaisir de vous revoir?

— L'occasion s'est présentée. Remarquez que j'avais, depuis longtemps déjà, l'intention de venir vous trouver. L'événement de cette nuit m'a décidé. Tout à l'heure, dans la salle, parmi les spectateurs, je vous admirais. Que de souvenirs exquis, que de minutes enchanteresses votre apparition sur la scène évoqua en moi.

— Vous avez mis du temps à regretter ce que vous avez perdu avec une insouciance qui était quelque peu méprisante pour moi.

— Ce n'était pas du mépris, c'était de la crainte.

— Vous, un as de l'aviation, le pilote d'essais renommé, le recordman de la hauteur, avoir peur d'une petite femme de revue? C'est une plaisanterie.

— On peut affronter les plus hauts nuages sans un battement de cœur et perdre son sang-froid devant des yeux noirs.

— Merci; le compliment est galant et, à cause de lui, il vous sera beaucoup pardonné.

— Ne vous moquez pas, et surtout ne doutez pas de mes sentiments. Comme vous l'avez pensé au début de notre entretien, le moment que j'ai choisi pour vous exprimer mon amour n'est peut-être pas favorable; mais je vous le répète, il fallait un hasard, une circonstance pour m'attirer ici.

— Un drame, quoi! rit-elle. Je vous ai toujours considéré comme un original, depuis ce jour où, plutôt cette nuit, après avoir dîné avec Jacques et Janine, vous m'avez emmené, aimée, certes, mais sans lendemain. Vous n'êtes pas comme le lierre; vous n'entendez pas mourir où l'on vous attache. Cette nuit vous a-t-elle donc déçu?

— Vous savez bien que non, soupira-t-il, et je vous ai

dit tout à l'heure l'impression ineffaçable que m'a laissée notre trop courte étreinte.

Il hésita visiblement à continuer. Elle devina cette réticence et en fut intriguée. Pour savoir, elle se fit câline :

— Cher ami, ayez un peu de courage, livrez-moi le fond de votre pensée.

— Eh bien ! si je ne vous ai pas revue, c'est à cause de Jacques Marjon.

Elle avait froncé les sourcils, et son attention devint plus soutenue encore. Il poursuivait sans paraître remarquer l'intérêt qu'elle prêtait plus particulièrement à ses dernières paroles :

— Jacques Marjon ne m'avait pas dit du bien de vous.

— Je m'en doutais. Je lui paraissais d'une fréquentation peu recommandable, n'est-ce pas ?

— En tout cas, il vous considérait comme une relation dangereuse pour l'innocence, une sorte de mauvais génie.

— Vous n'attendez pas de moi que je me défende en accusant une camarade qui n'est plus. Mais ce que vous me rapportez m'intéresse vivement. Je comprends à présent votre éloignement subit.

Elle ajouta en se penchant intelligemment :

— Je suis toujours la même femme ; je n'ai pas changé et, si vous estimez encore que je suis une fille redoutable, une vamp perverse, je ne vous reliais pas.

Un colère sourde s'était enparée d'elle et, dans ses yeux, une lueur sombre avait passé.

Il protesta en s'approchant d'elle, la frôlant presque, l'entraînant par un vermicule de désir :

— Comment pourrais-je repasser le seuil de cette loge à présent que je vous ai revue, que nous nous sommes expliqués ?

— Mais que vous accordez plus de confiance en votre ami Jacques Marjon qu'à une petite danseuse de music-hall qui jouit d'une mauvaise réputation.

— Un ami, Jacques ? objectait-elle. Disons un camarade.

— Je vous croyais très liés ?

— Nous nous rencontrons fréquemment, comme vous le savez, nous travaillons ensemble, j'essaie les appareils nouveaux du type Marjon à l'aérodrome de Villacoublay. C'est ainsi que des relations se sont établies entre nous.

Il s'était rapproché encore plus près d'elle, et sa main caressait le cou exquisément modelé de Gina. Elle le laissait faire. Cependant, sa pensée suivait son cours et elle interrogea :

— C'est vrai, vous risquez chaque jour votre vie en pilotant de nouveaux modèles. Jacques Marjon me parlait récemment d'un moteur extraordinaire qui devait permettre d'atteindre les 700 à l'heure.

— Vous êtes, en effet, bien renseignée.

Elle renversa le buste en arrière, lui offrant ses lèvres.

Il se pencha sur elle et prit un long baiser. Mais, tout de suite, elle se dégagea dans un geste mutin :

— A demain, les affaires pas sérieuses !

Elle s'habilla en hâte : la fin du spectacle approchait. Son cœur était gonflé de la pensée d'avoir repris son amour d'une nuit. Il demanda sur le ton d'une prière :

— Alors, Gina, quand nous revoyons-nous ?

— Ah ! oui, à présent que Jacques Marjon est en prison, vous ne craignez pas d'encourir ses récriminations.

— J'avoue qu'il était un obstacle entre nous mais, aujourd'hui, je comprends que j'ai été trompé et que vous n'êtes pas la femme qu'on m'avait décrite.

— Faites attention ! dit-elle en le menaçant du doigt.

— Alors, cette nuit, tout à l'heure ? insista-t-il.

— Je vois que vous voulez rattraper le temps perdu.

— L'amour qui patiente n'est pas le véritable amour. Elle réfléchit un instant, puis décida :

— Eh bien ! offrez-moi à souper ? J'accepterai.

— Je vous aime, Gina, répondit-il.

— Alors, dans une heure, à *l'Escargot d'Argent*.

— Merci, murmura-t-il, en déposant sur son épaule un baiser passionné.

Dès qu'il fut parti, elle griffonna un mot sur le coin de sa coiffeuse, le glissa dans une enveloppe et appela le chasseur.

— Porte ce pli à l'adresse indiquée et fais vite, dit-elle en remettant un bon pourboire au jeune homme.

CHAPITRE IV

Derrière la gare de Lyon, à l'angle d'une impasse, c'était un petit bistrot comme on n'en voit plus guère à Paris, avec son vieux comptoir, ses tables de bois recouvertes d'une toile cirée brune, sur laquelle les litres de vin, boisson principale de la clientèle, avaient laissé leurs ronds colorés. Il y avait aux vitres des rideaux à petits carreaux rouge et blanc ; comme enseigne, au-dessus de la porte à bee-de-cane, cette inscription : « Débit Raoul ».

Il était minuit. Le patron, un gros homme en pull-over moucheté, face ronde et cou bovin, venait de mettre les volets et d'éteindre un des trois bees de gaz. Un individu pénétra dans ce vétuste établissement et, en guise de salut, porta la main à sa casquette. Il n'y avait plus que deux consommateurs, avachés sur leur chaise, à demi assommés par l'ivresse. L'homme ne fit guère attention à eux et alla tout droit, comme un habitué du lieu, vers l'arrière-boutique, pièce rectangulaire déserte à cette heure. Il s'installa et commença à fumer une cigarette.

Dix minutes passèrent. Raoul montra son visage plat et gras dans l'entrebâillement de la porte :

— Tu attends quelqu'un, Jo ?

— Evidemment, répondit l'interpellé en haussant les épaules. Ce n'est pas pour la bobine, et pour boire ton jus de campêche dans ton matériel 1900 que je suis venu. Tu me feras le plaisir de boucler ton bar de luxe, et de n'ouvrir qu'à Gina et à qui tu sais.

Raoul s'inclina pour signifier qu'il avait compris, puis demanda :

• — Un petit rhum, comme d'habitude?

— Si tu veux.

Un quart d'heure passa. Les deux derniers clients avaient été invités à vider les lieux. Un taxi stoppa à une dizaine de mètres. Une femme en sortit, sa toilette tapageuse contrastait avec la misère de l'endroit; elle régla le chauffeur et entra dans le débit, saluée par le patron qui referma la porte à clef derrière elle.

— Ah! te voilà, ce n'est pas trop tôt, l'accueillit Jo-le-Blondinet.

— On ne fait pas ce que l'on veut, fit-elle en s'asseyant devant l'homme. Le boulot a des exigences.

Il la regarda : un sourire énigmatique plissait ses lèvres trop rouges. Il le remarqua :

— T'as un petit air singulier, ce soir. Y a-t-il du neuf? Pourvu que ce soit du bon, car depuis vingt-quatre heures, on joue gros jeu sans bénéfice. Ton mot m'a intrigué. Allons, raconte!

Elle en brûlait d'envie, mais voulut ménager ses effets :

— Sais-tu que je vais souper tout à l'heure à *l'Esergot d'Argent* avec un beau jeune homme?

— Grand bien te fasse, mais si tu supposes que tes histoires d'amour m'intéressent, tu pinces le marbre.

Elle haussa les épaules :

— Tu ne piges pas. J'ai fait ou plutôt refait un béguin, et je crois que c'est du bon business.

— Je l'en prie, ne me pose pas des charades.

— Il y a une heure, dans ma loge, j'ai reçu la visite d'un ami de Jacques Marjon, le pilote Robert Villard.

— Belles relations. Mâtin! le célèbre aviateur. Je crois comprendre, mais détaille.

Elle lui fit le récit de l'entrevue avec le jeune homme. Il écoutait avec une attention soutenue, son menton en galoche agité par instants en manière d'approbation. Elle conclut :

— Tu devines ce que je compte obtenir de ce fou d'amour?

— Evidemment. Ça ne peut pas mieux tomber, car on commençait à s'impatienter. Enfin, on sera peut-être plus heureux de ce côté, car on ne peut pas dire qu'avec Janine ça ait rendu; on désespérait, et la casse n'a jamais rien donné.

— Mais, quand c'est nécessaire...

— Tu l'as dit, trancha-t-il avec vivacité.

Ce dialogue énigmatique fut interrompu par l'arrivée de Raoul qui annonça :

— Il est là.

— Eh bien ! fais entrer, ballot !

Un homme élégamment vêtu, un cache-col de soie autour du cou, en pardessus noir, fit son entrée : il allongea des doigts gantés vers Jo-le-Blondinet et salua avec déférence la jeune artiste. Il prit place au bout de la table, entre Gina et Jo.

— L'affaire entre dans une nouvelle voie, commença ce dernier. Gina a repris quelqu'un dans ses filets et, si elle sait manœuvrer, il y a de l'espoir.

— Tant mieux, car on désespérait.

— Ce n'est pas faute d'avoir mis les gaz. On a même eu un rude virage...

— Je sais, fit le nouveau venu avec un geste de la main pour signifier de ne pas insister, je sais... Mais le résultat seul compte.

— C'est ce que je disais à la même. Cette fois, ne gâchons pas nos atouts : jouons-les au bon moment.

— Je compte sur vous. Je ne veux pas entrer dans le détail ; cela vous regarde, mais faites vite.

— Vous avez pu constater que les moyens les plus expéditifs ne nous effraient pas.

Il ritana d'un air entendu ; mais son interlocuteur fronça les sourcils :

— Mais de la prudence, conseilla-t-il. En cas de grabuge, vous n'ignorez pas que le risque est gros.

Gina jeta un regard sur sa montre-bracelet et poussa une exclamation :

— Je devrais être déjà à *l'Escargot d'Argent*.

Elle se leva pour partir. Jo-le-Blondinet cria :

— Raoul, cours chercher un taxi.

Mais l'inconnu proposa :

— Ma voiture est à quelques pas d'ici. Mon chauffeur vous conduira.

Elle remercia et, comme on lui souhaitait bonne chance, elle empoigna la table :

— Touchons du bois ! plaisanta-t-elle.

Vingt minutes plus tard, la belle Gina pénétrait dans le restaurant à la mode. Robert Viard l'attendait : il avait retenu une table discrète, au fond de la salle, non loin du jazz, dont la musique bruyante ne permettait que les conversations rapprochées, sans crainte d'être entendue des voisins. Elle s'excusa du retard :

— J'e n'avais qu'une appréhension : ne pas vous voir venir, salua-t-il galamment.

Le maître d'hôtel s'approcha. Le jeune homme laissa la jolie artiste commander le menu ; elle était gourmande ; il l'encouragea à satisfaire ses désirs. Tout lui faisait envie, et il riait de bon cœur devant ses hésitations sur le choix

des vins. Jusqu'au milieu du repas, la conversation roula sur les sujets les plus divers; mais lui semblait n'avoir qu'un but : retenir sa maîtresse de cette belle fille, elle, par contre, cherchait à obtenir le prix de ses faveurs. Au dessert, elle crut le moment opportun de reprendre le sujet d'un entretien engagé dans sa loge :

— Vous allez à Villacoublay, demain?

— Comme tous les jours.

— Le nouvel appareil à essayer? demanda-t-elle en pelant une pêche.

— Probablement, mais l'aventure survenue au fils de l'inventeur Marjon retardera les premières expériences.

— Vous connaissez bien ce nouveau modèle?

— Certes, j'en ai étudié les caractéristiques; un pilote ne peut donner le maximum de rendement à un appareil que s'il le connaît dans tout son mécanisme. Mais voilà une conversation bien sérieuse après le repas, et pourquoi ne ramener dans les airs; je suis si bien sur terre, auprès de vous.

— Vous pratiquez le madrigal?

Il lui versa du champagne; elle leva la coupe pleine et, se tournant vers lui, l'œil aguicheur :

— A vos amours!

Elle vida d'un trait le verre. Il se pencha vers elle :

— Mes amours, vous savez bien où elles se trouvent?

— Dites-le-moi tout de même.

— Pourquoi me faire souffrir? Est-ce une épreuve?

— Peut-être, murmura-t-elle avec un accent singulier. Il parut remarquer son attitude réticente et s'inquiéta :

— Pourquoi hésiteriez-vous à renouer le lien de notre amour d'une nuit, à revivre le charme de cette ivresse, dont le souvenir est resté en moi?

Elle le sentit plus pressant, le visage tout près du sien, et elle eut conscience, alors, de la puissance de sa séduction sur ce jeune homme. Elle était arrivée au stade qu'elle s'était assigné. Pour la reprendre dans ses bras, elle eut l'intuition qu'il était prêt à toutes les compromissions, à toutes les lâchetés même. Elle en éprouva une joie qui se lisait sur son visage rayonnant, avivé par les vins et la musique, toute cette ambiance de plaisir et de passion.

— Et si je vous aimais? prononça-t-elle d'une voix caressante.

— Ce bonheur me serait-il donné, et aurais-je la chance de vous avoir reconquise?

— Je suis très exigeante avec ceux qui m'aiment!

— Rien ne compte plus pour moi que notre amour.

— Ne craignez-vous pas que je vous en demande une preuve?

— C'est mon plus cher désir. Ainsi mériterais-je votre confiance, votre foi en mes sentiments dont, par instant, vous semblez douter. Ah! si vous saviez!...

Il hésita, puis, comme elle inclinait sa tête vers lui :
— Disposez de moi... Jamais je ne paierai trop cher une seule minute de votre intimité.

— Je retiens votre promesse. Pour mesurer l'amour promis, une femme peut être amenée à tenter une épreuve.

— Si c'est votre cas, dites; j'accepterai vos conditions.

— Oh! le jeu me tente. Cherchons ensemble, si vous le voulez bien, ce que pourrait être cette preuve d'amour.

Elle avait le pressentiment d'arriver, peu à peu, tout naturellement, à ses fins. Le hasard lui était favorable, et la demande qu'elle allait formuler sortirait de sa bouche sans paraître méditée.

Celui-là, il est retombé à pic dans mes griffes, pensait-elle en allumant une cigarette au briquet qu'il lui présentait. Je n'ai plus qu'à me refuser, à alliser sa convoitise pour l'amener où je veux. »

Le regard du jeune homme brillait d'une flamme singulière. Elle se décida et, plus enjôleuse encore, commença :

— Mon petit Robert, je serai franche avec vous; j'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Vous comprenez? Il saisit la pensée de la jeune femme qui attendait anxieusement sa réponse :

— Le plan du B. 340 vous intéresse? murmura-t-il.

Elle sourit et expliqua :

— Des amis seraient disposés à lâcher le gros sac.

Il sembla hésiter; une dernière lutte s'engageait-elle avec sa conscience? Mais son parti parut vite pris; d'une voix sourde, il prononça :

— Entendu, mais ce soir...

— Non, répondit-elle, demain, aussitôt que vous m'aurez remis le document. Patientez encore un peu.

Il soupira et s'enquit :

— Soit, puisque la confiance ne règne pas, et que c'est donnant donnant. Alors, où, quand et comment?

— A 8 heures, au « Divan Rose », ce petit restaurant chinois de Billancourt, près de la Seine. Vous me demanderez au patron, Bout-de-Bambou, c'est son sobriquet.

— J'y serai.

Elle avait rempli sa mission. Elle se leva; il voulut la retenir encore quelques instants.

— Je suis convoquée à 8 heures à la P. J., dit-elle. L'inspecteur Ravard poursuit son enquête, il doit m'entendre.

— Alors, en effet, je ne vous retiens plus, fit-il. Mais vous ne savez rien d'autre sur cette affaire que ce qui en a été dit?

Elle haussa les épaules, et un sourire énigmatique plissa ses lèvres rouges.

— C'est-à-dire rien du tout. Enfin, c'est une formalité de plus. D'ailleurs, l'affaire est claire.

— C'est Jacques Marjon qui a tué son amie par jalousie.

— Sans aucun doute, confirma-t-elle.

Il a laissé partir, non sans l'avoir entendue renouveler son rendez-vous pour le lendemain après-midi.

L'inspecteur Ravard en était au troisième jour de son enquête, dans l'affaire dite du drame des Folies-Parisiennes. Le juge d'instruction, qui tenait un coupable qu'un faisceau de preuves accablait, ne suivait que distraitement les recherches complémentaires du policier. Sa religion était faite, et il ne s'agissait plus que de confondre le criminel par l'ensemble des témoignages, et l'amener ainsi aux aveux.

Ce matin-là, Gina, régulièrement convoquée, fut introduite au corps de la malheureuse Danseuse nue, ainsi que d'habitude auprès de l'inspecteur Ravard, dès son arrivée Quai des Orfèvres. Ce dernier demanda à l'artiste de lui refaire la relation des faits dont elle avait été témoin; il se contenta d'enregistrer ses déclarations sans même lui poser une seule question; il paraissait n'attacher qu'une importance relative à ce récit et, un quart d'heure après, il congédiait la danseuse, après l'avoir remerciée très aimablement.

— Il est charmant, ce policier, ne put s'empêcher de penser la belle Gina en redescendant l'escalier.

A peine avait-elle quitté le bureau de l'inspecteur qu'un coup de téléphone appela ce dernier. Il devait attendre cette communication, car ses premiers mots furent :

— Alors?... Vous devinez avec quelle impatience je vous attendais au bout du fil.

Il y eut un temps d'arrêt, puis le policier reprit la parole après son mystérieux correspondant :

— Allô!... Parfait!... Je crois que la manœuvre réussira; mais je vous recommande la plus grande prudence: nous sommes entourés de forces redoutables qui nous guettent... La partie est sérieusement engagée: vous jouez gros, et n'oubliez pas que votre vie est en danger. Allô!... Vous dites? Non, surtout ne venez pas me voir. Ce serait risqué, et il y a des revolvers braqués dans l'ombre. Gina? Oui, mais je suis tranquille de ce côté: ce sont les autres... Je connais le « Divan Rose »... Ce Chinois est une vieille connaissance, un aimable gredin, attention, son rôle est double...

Au bout du fil, on parla encore durant quelques minutes, puis le policier raccrocha l'appareil. Lentement, il replaça le dossier de l'affaire dans le tiroir de son bureau et, coiffant son feutre, endossant son trench-coat, il quitta les locaux de la Police Judiciaire. Un taxi passa; il le hêla :

— Aux Folies Parisiennes!

Il était 10 heures lorsque l'inspecteur Ravard pénétra dans l'établissement. Le directeur, aussitôt averti de sa présence, alla à sa recherche: le policier s'était rendu directement dans le couloir sur lequel donnaient les loges.

— Voulez-vous que je vous accompagne? proposa le directeur.

— Inutile, je n'ai qu'une petite vérification à faire; je préfère être seul.

— A votre aise, mais si vous avez besoin de mes services, ne vous gênez pas.

L'inspecteur Ravard ouvrit la loge qu'occupait la belle Gina; on était en train de faire le ménage, et aucune porte n'était fermée à clef. Il se mit à inspecter minutieusement l'intérieur de la petite pièce, furetant dans tous les coins. Tout à coup, son regard fut attiré par une tenture qui masquait une fenêtre; il prit le bas de l'étoffe : une petite trace noirâtre se distinguait.

— Tiens, tiens, murmura-t-il en s'absorbant devant cette marque singulière. Alors, cela s'expliquerait... Pas mal imaginé, en vérité, mais on ne pense pas à tout, heureusement pour la police...

Son visage reflétait la satisfaction, et c'est en sifflotant qu'il sortit de la loge de la belle Gina. Au directeur, qui s'empressait de nouveau, il dit simplement :

— J'ai fait une petite visite très intéressante.

— Comment ça? s'étonna le propriétaire des Folies Parisiennes.

— Vous le saurez bientôt ou, du moins, je l'espère, car il peut se produire des complications.

Sur ces mots, quelque peu sibyllins, il tourna le dos à son interlocuteur qui ne savait que penser.

De retour à la Police Judiciaire, l'inspecteur Ravard se rendit auprès du juge d'instruction :

— Monsieur le juge, je crois qu'il y aura du nouveau avant ce soir dans l'affaire de la Danseuse nue.

— Ah! l'inculpé se déciderait-il à avouer, contraint par quelque révélation?

— Ce n'est pas tout à fait cela. Je compte sur un total renversement de l'inculpation...

— Allons, Ravard, ne compliquez pas les choses simples. C'est curieux, cette manie que vous avez tous de chercher à côté par amour professionnel. Enfin, si cela vous chante...

CHAPITRE V

Chou-Ken-Pong, le pittoresque tenancier du « Divan Rose », n'avait rien à refuser à Jo-le-Blondinet, car celui-ci lui fournissait ses provisions de coco et d'opium, et, au besoin, paraît les coups durs, s'entremettant entre lui et les mauvais garçons qui lui cherchaient noise. Aussi bien, lorsque Bout-de-Bambou eut reçu un mot de son complice, lui ordonnant de tenir prêt le petit salon du premier étage, fit-il diligence avec l'aide de son dévoué Whou-Pé.

A 3 heures de l'après-midi, Jo-le-Blondinet arriva de bonne heure et plaisanta avec le Fils du Ciel, ce qui ne lui arrivait pas fréquemment.

— Et surtout, recommanda-t-il à l'Asiatique empressé, personne d'autre que Gina et... son ami ne doivent être introduits ici. Tu feras bien d'avoir l'œil, car l'affaire est sérieuse.

L'originnaire du Céleste Empire s'infléchit en des courbettes de panlin désarticulé en signe d'acquiescement :

— Tu seras servi, maître, susurra-t-il.

A ce moment, on frappa à la porte : c'était Gina souriante; son habillage emplît tout de suite le petit salon aux tentures lourdes.

— Ville, Bout-de-Bambou, prépare les pipes.

Jo-le-Blondinet intervint :

— Tout doux, ne commence pas si tôt.

— Il faut que je sois en train, argua-t-elle.

Il ne s'opposa plus à son désir, et Chou-Ken-Pong manipula les petites boulettes brunes. Ensuite, les deux Chinois se retirèrent discrètement sur la pointe de leurs babouches. Gina cria alors son triomphe :

— Nous l'avons, le plan, mon Jo! L'affaire est dans le sac. Il m'appartient, et, tout à l'heure, je te le remettrai.

— Mes compliments, tu as joué serré.

— Il m'aime, ce pauvre diable! J'avoue que je l'ai afolé et que je le tiens à ma merci.

— Pourvu que tu ne le prennes pas à ton jeu?

— Je n'aime pas les hommes, mais je sais m'en servir, dit-elle cyniquement.

— Parlons sérieusement; c'est bien à 4 heures qu'il doit venir, ton fou d'amour?

— Et sois certain qu'il ne manquera pas le rendez-vous. J'ai su le faire languir jusqu'à maintenant.

— Je vous laisserai seuls, évidemment, mais je resterai dans la maison; si tu as besoin de moi...

— C'est du tout euil, mon cher, et, ce soir, tu pourras faire signe à ton client; il sera servi.

— N'empêche que l'affaire aura été rude, et qu'elle a bien failli rater par la faute de Janine.

— Ne parlons plus d'elle, murmura Gina dont le visage s'assombrit. Elle prit la pipe, tira coup sur coup plusieurs bouffées, les yeux mi-clos. Il comprit et n'insista pas.

— Chou-Ken-Pong a des ordres pour introduire directement ici ton visiteur. A présent, bonsoir!

Il passa la porte, laissant la danseuse se livrer à son vice. Elle semblait avoir hâte de trouver l'oubli dans la drogue et, à demi-couchée sur le divan, tout près de la petite table de laque rouge qui supportait les ustensiles de la fumerie, elle demeura immobile, prostrée déjà, dans l'ivresse commençante. Mais des pas qui montaient l'escalier l'arrachèrent à sa rêverie profonde; elle se leva et alla ouvrir; c'était bien celui qu'elle attendait. Tout de suite, la porte à peine refermée, elle s'inquiéta en passant hargneusement ses bras nus à son cou :

— Alors, tu apportes ce que je t'ai demandé?

Il fit signe affirmativement de la tête. Le visage de la jeune artiste prit une expression de joie indéfinissable :

— Mon chéri, balbutia-t-elle, comme je vais t'aimer!

Elle lui offrit une place à côté d'elle et, lui montrant la petite table de laque rouge :

— Tu veux y goûter ? Tu verras, c'est délicieux.

Elle ajouta, comme quelqu'un qui en a acquis l'expérience :

— Et puis, avec ça, on n'éprouve plus de remords...

Il ne refusa pas, mais l'encouragea à continuer à fumer. Elle se blottit tout contre lui, à demi-dévoilée, ses lèvres effleures. Comme il hésitait devant la pipe qu'elle lui avait présentée, elle lui proposa :

— Si tu préfères, j'ai de la coco ?

Elle fouilla dans le petit sac qu'elle avait posé sur le divan et en tira une minuscule bonbonnière :

— Une petite prise, mon chéri ?

Il receda, mais rejeta vivement la poudre blanche sous un coussin, pendant qu'elle tournait la tête. Après un instant de silence, elle s'informa :

— Tu as les papiers ?

Il prit, dans la poche intérieure de son veston, un pli et le lui remit ; elle s'en empara avidement et, comme elle le voyait soudain soucieux, elle crut interpréter sa pensée :

— Ne réfléchis pas trop, mon amour, lui conseilla-t-elle. Soyons l'un à l'autre. Tu l'as bien mérité... Bah ! crois-moi, laisse le passé ; la minute présente seule compte.

— Tu as raison, je vais suivre ton exemple.

— Nous sommes faits l'un pour l'autre et, désormais, le même destin nous unit.

— Et la même haine nous a rassemblés ; car, moi aussi, je ne pouvais supporter Jacques et Janine... Ah ! cette Janine, tu la détestais, n'est-ce pas ?

Elle releva ses paupières déjà lourdes, et serena avec effort la torpeur qui l'envahissait :

— Elle a eu le tort de vouloir nous échapper ; elle possédait notre secret... Il fallait qu'elle disparût ; elle savait trop de choses...

— Et alors, tu t'es chargée de la besogne ?

Il avait posé cette question sans élever le ton et comme tout naturellement. La femme, inconsciente, sous l'emprise de la drogue, perdit toute prudence, et l'aveu lui échappa :

— Oui, je l'ai tuée...

Si elle avait regardé, à ce moment, celui qu'elle considérait comme un complice sûr, elle en eût ressenti de l'effroi : dans les yeux du jeune homme, une flamme sombre s'était allumée ; ses traits s'étaient contractés. Soudain, il se dressa et, lui saisissant les bras, l'obligeant à le regarder, il proféra :

— Alors, ce n'est pas Jacques Marjon ?... C'est bien toi !... Enfin, j'ai ton aveu.

En titubant, elle tenta d'échapper à l'étreinte de ses mains qui brisaient ses poignets. Tout à coup, malgré l'ivresse qui embrumait son esprit, elle comprit. Il précisa :

— Tu m'as joué la comédie de l'amour pour te procurer

le plan du B 340 et faire de moi un homme infâme; mais, de mon côté, pour obtenir la confession de ton forfait, j'ai tenu mon rôle. Sache donc que Jacques Marjon est pour moi un frère, que je me doutais de l'effroyable enregistrement dans lequel vous l'aviez jeté et...

Mais elle s'était rejetée en arrière, et sa bouche s'entr'ouvrit; il comprit et appliqua vigoureusement sa main en bâillon sur ses lèvres :

— Pas un cri ou je t'étrangle!... D'ailleurs, vous êtes faits comme des rats. Ce matin même, j'ai téléphoné à l'inspecteur Ravard qui était au courant de mon entreprise audacieuse. Il est là, avec ses hommes...

— Grâce! gémit-elle d'une voix indistincte à travers les doigts de Robert Villard qui ne la lâchait pas.

— As-tu eu pitié de ta camarade Janine et de mon ami? Allons, le moment est venu de payer.

Il la fit retomber sur le divan et lui intima l'ordre de demeurer immobile et de se taire. D'ailleurs, tout en se dirigeant vers la fenêtre, dont il souleva les tentures, il ne la quittait pas du regard. Son poing brisa un carreau : c'était le signal convenu avec l'inspecteur Ravard.

Dissimulés derrière une maison voisine, les policiers, aux aguets, surgirent et bondirent dans l'antre de Chou-Keng-Pong. Ce dernier était loin de s'attendre à cette irruption; il jouait aux cartes avec deux de ses congénères, dans la petite salle qui servait de restaurant aux heures des repas. Deux agents la ceinturèrent et l'inspecteur Ravard, braquant sur les Chinois son revolver, les invita rudement à ne pas réagir et à demeurer inertes et muets. Il les laissa sous la garde d'un de ses hommes et gravit rapidement l'escalier qui conduisait au premier étage, à cette pièce dont une vitre avait volé en éclats; c'était là que se passait quelque chose. Mais il se heurta à un individu, dès qu'il mit le pied sur le palier.

— Tiens, une vieille connaissance! s'exclama-t-il, c'est bien toi Jo-le-Blondinet? A vrai dire, je m'attendais à te rencontrer; mes prévisions se vérifient une à une.

L'homme tenta de se réfugier à l'étage au-dessus, mais une poigne énergique le retint; il fut immobilisé et les menottes, passées rapidement, lui interdirent tout geste offensif. A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Robert Villard apparut :

— Monsieur Ravard, votre besogne est à moitié faite du côté de Mademoiselle. Elle a tout avoué.

Il désigna Gina que la tournure imprévue et tragique, pour elle, des événements avait dégrisée. Les dents serrées, telle une tigresse prisonnière, elle contenait difficilement sa rage. Cependant, elle essaya de crâner :

— Je me suis moquée de vous, ricana-t-elle en fixant le jeune pilote. Ce n'est pas moi qui ai assassiné Janine Dorval. Il faut prouver ce que vous avancez.

— De votre bouche même, j'ai surpris l'aveu...

— Je vous ai dupé une fois de plus.

L'inspecteur Ravard mit fin à ce dialogue :

— Inutile de faire des frais d'imagination, ma petite, vous êtes démasquée, vous et votre Jo. Je me suis livré à des recherches dans les fichiers de l'Identité Judiciaire, et le résultat, Germaine Herpin, car c'est là votre vrai nom, a dépassé mon attente. Ah ! vous ne riez plus, vous avez déjà eu de petits démêlés avec la Justice.

La belle Gina perdit son masque hautain et ironique en entendant ces paroles. Le policier poursuivit :

— On a relevé des empreintes sur le revolver trouvé sur les tiroirs des meubles fracturés dans le studio de la victime, après le drame, et ces empreintes correspondaient aux vôtres et à celles de votre complice et chef, Gaston Blanquette, dit Jo-le-Blondinet, dangereux récidiviste, souteneur, trafiquant de stupéfiants et espion par surcroît, un malfaiteur complet, en bref.

Une pâleur s'était répandue sur le visage de la femme, dont les ongles griffaient les coussins du divan. Enfin, elle balbutia :

— Puisque vous savez tout, je n'ai plus rien à dire. Vous raconterez vous-même comment le drame s'est déroulé.

L'inspecteur Ravard esquissa un sourire :

— Ah ! oui, vous croyez tenir une petite vengeance en me laissant patauger dans les détails d'exécution de ce crime. Eh bien ! je ne vous donnerai même pas cette satisfaction. Je sais, depuis cet après-midi, dans quelles conditions vous avez accompli votre acte criminel. Certes, c'était fort bien combiné, et la mise en scène dénotait du machiavélisme ; tout devait contribuer à donner le change, et le malheureux Jacques Marjon devait fatalement endosser votre forfait, et le payer à votre place. J'avoue que moi-même, au début, j'ai été pris au stratagème ; mais mes soupçons se sont changés en certitudes à la suite d'une petite visite que j'ai faite, il y a quelques heures, à votre loge : j'ai remarqué une trace de brûlure à la tenture qui décorait votre loge, juste à la hauteur d'une main tenant un revolver...

Gina avait tressailli ; son attitude de défi avait fait place à de l'effroi. Le policier ne la laissa pas interrompre sa démonstration, et reprit :

— Par déduction, j'ai pu reconstituer votre forfait, Germaine Herpin : la pauvre Janine Dorval, qui a manifesté la volonté de reprendre sa liberté, est condamnée à mort par vous ; on lui fera emporter dans l'Au-Delà le secret de la bande, ce secret que constitue la tentative d'espionnage. Jo-le-Blondinet, qui est un imaginaire, a combiné le plan que tu dois exécuter et, en effet, tu t'en charges à la satisfaction de tous. Il t'a remis deux revolvers, l'un chargé à balle, l'autre à blanc. Avant l'arrivée de Jacques Marjon, hors de tout regard, tu pénètres dans la loge de ta camarade, et tu l'abats d'un coup de feu que personne n'a

entendu; tu te retires, après avoir jeté l'arme à côté du corps; tu refermes la porte et rentres dans ta loge. Tu sais que l'ami de Janine doit venir dans un instant, comme chaque soir. En effet, il arrive, met la main sur le bouton de la porte de la loge de Janine; c'est alors qu'une détonation retentit; le jeune homme lui-même croit que sa maîtresse vient de se tuer. Or, c'est toi qui, dans la loge voisine, a tiré un coup de feu à blanc pour donner l'illusion; la poudre a brûlé l'étoffe de la tenture, ce détail l'a échappé mais a retenu mon attention...

— Oui, oui, murmura la belle Gina, effondrée, c'est cela, mais, je vous en prie, laissez-moi tranquille. On m'a envoûtée, subjuguée...

— Ce sont des considérations que fera valoir ton avocat, s'il lui plaît. Quant à moi, je te considère comme une aventurière criminelle, tout simplement.

Deux policiers se tenaient sur le seuil du salon. Il leur fit un signe: ils empoignèrent la femme et lui firent dévaler l'escalier. Au dehors, deux autos de la Préfecture stationnaient depuis un moment, prêtes à recevoir les malfaiteurs. Chou-Ken-Pong y compris.

L'inspecteur Ravard surveilla les opérations puis, se tournant vers Robert Villard dont il devinait les réflexions: — Je comprends votre impatience; vous n'avez plus qu'une hâte: avertir votre ami du dénouement de l'enquête. Vous êtes venu avec votre auto?

— Oui, je l'ai garée dans une rue proche.

— Maintenant que nous avons embarqué notre sinistre cargaison, en route pour le Dépôt, nous avons un moment devant nous: je vais monter dans votre voiture, et, en quatrième vitesse, nous gagnerons le Quai des Orfèvres. Avant une heure, le juge d'instruction nous aura remis la levée d'écrou, et vous pourrez embrasser votre ami.

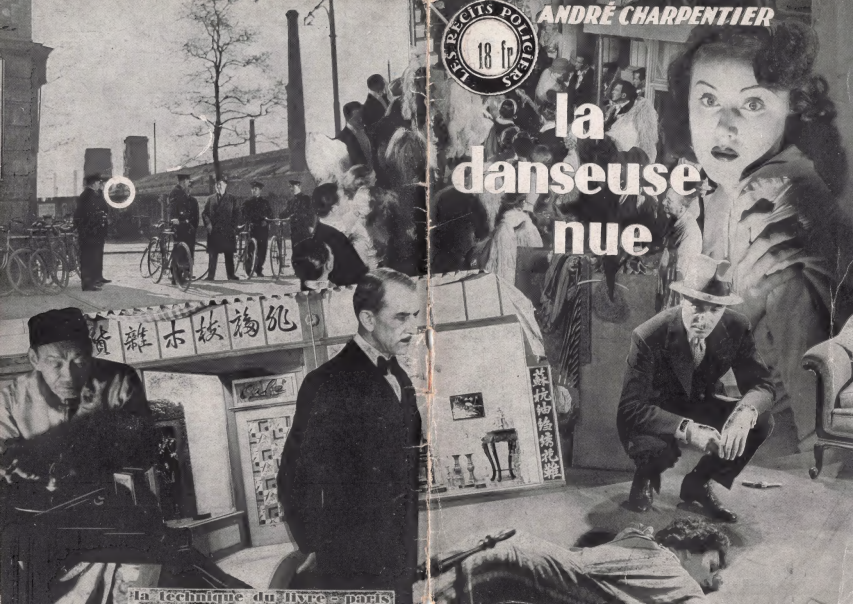
FIN

Dépôt légal: 2^e trimestre 1948. N° 48.

*Achevé d'imprimer le 27 mai 1948
sur les presses modernes
de la Technique du Livre*

29 bis, rue du Moulin-Vert, Paris-14^e.





LES RECITS POLICIERS
18 fr

ANDRÉ CHARPENTIER

la danseuse nue

福祿壽
木枝雜貨

蘇杭
油鹽
雜貨

la technique du livre - paris